

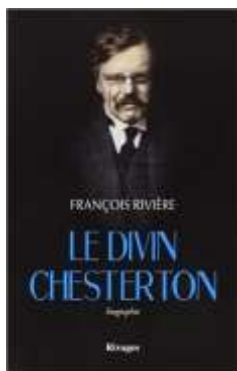
Chesterton, le bibendum acrobate

Le Britannique Gilbert Keith Chesterton est célèbre pour ses récits policiers, son goût du paradoxe et ses traits d'esprit. Une biographie rend justice à la consistance de sa pensée et au sel de ses excentricités.

Bernard Quiriny

Le Magazine littéraire, n° 557-558, juillet-août 2015

<http://www.magazine-litteraire.com/mensuel/557/chesterton-bibendum-acrobate-01-07-2015-136410>



Le Divin Chesterton
François RIVIÈRE

éd. Rivages,
avril 2015, 270 p.



La sphère et la croix
G.K. CHESTERTON

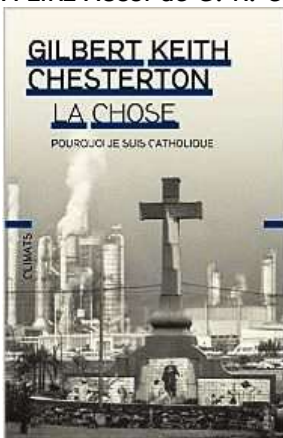
éd. Rivages poche,
avril 2015, 200 p.

traduit de l'anglais
par Charles Grolleau

Si vous aviez une machine à remonter le temps jusqu'aux années 1890 pour une promenade à Londres sur Fleet Street, la rue des grands journaux, vous auriez une chance de croiser un binoclard hirsute et monumental âgé d'une vingtaine d'années, revêtu d'une cape et d'un chapeau à large bord, appuyé sur une canne-épée, qui transporte sa carcasse d'un pub à l'autre pour y écrire des articles. Vous reconnaîtriez facilement Gilbert Keith Chesterton, le grand chroniqueur, figure du Londres littéraire, célèbre pour son billet hebdomadaire « Le défenseur » dans *The Speaker*. De l'avis général, la rencontre avec ce bibendum est inoubliable. Henry James, son distingué voisin dans la station balnéaire de Rye où Gilbert passe ses vacances, le compare à « **une sorte d'éléphant au visage cramoisi et à la chevelure huileuse** » ; le majordome du Premier ministre, qui repasse l'un de ses pantalons lors d'une réception en 1910, déclare que « **c'est comme voyager dans les tunnels du métro de Londres** »... Mais, qu'on ne s'y trompe pas : derrière cette allure de bibendum distrait, digne d'une comédie burlesque, se cache l'un des esprits les plus brillants de l'époque, polémiste redoutable et bretteur de première catégorie, ainsi qu'il le prouve dans les dîners et conférences auxquels il participe à travers l'Angleterre. En France, Chesterton est connu grâce à des passeurs comme André Maurois, Valéry Larbaud ou Paul Claudel, qui publie des extraits de ses livres dans La NRF dès les années 1910. Nombre de ses livres ont été traduits, et on trouve facilement ses œuvres principales dans des collections bon marché, qu'il s'agisse de ses romans parus en poche (*Le Nommé Jeudi*, *Le Club des métiers bizarres*, ou l'étrange *La Sphère et la Croix*, que republient aujourd'hui les éditions Rivages), des célèbres *Enquêtes du père Brown* ou des essais littéraires et politiques dispersés chez divers éditeurs. Cette profusion n'empêche pourtant pas qu'on ait une image un peu floue de Chesterton, dont la notoriété se résume trop souvent à ses « paradoxes » qui, depuis un siècle, ont fait la joie des compilateurs d'aphorismes : « **Aller droit devant soi autour de la Terre est le plus court chemin pour atteindre le lieu où l'on se trouve déjà** » ; ou bien : « Être dans son lit serait une expérience à la fois parfaite et sublime si l'on pouvait avoir un crayon assez long pour dessiner sur le plafond »... (François Rivière nous apprend que, lors de son périple en Amérique en 1930, Gilbert aurait déclaré : « **La prohibition n'est pas une mauvaise chose puisqu'elle incite les gens à fabriquer eux-mêmes leur alcool.** ») Vision réductrice, liée sans doute au fait que Chesterton est terriblement difficile à classer. Faut-il le considérer comme un littérateur, un moraliste, un humoriste ? Fut-il un simple agitateur d'idées et un divertisseur de génie, ou un véritable grand écrivain ? La belle biographie que lui consacre François Rivière vient à point nommé pour nous éclairer et enrichir une bibliographie française plutôt mince, malgré les efforts des chestertonniens hexagonaux pour le faire connaître, notamment à travers [l'Association des amis de Chesterton](#). Excellent connaisseur de la littérature anglaise, François Rivière est passionné depuis toujours par l'inventeur du père Brown, à qui il a consacré son tout premier article dans *Les Nouvelles littéraires*, voici plus de quarante ans. Loin du pensum érudit, son *Divin Chesterton* est une promenade biographique dans l'univers du maître, qui propose une passionnante étude de sa personnalité, avec ses forces, ses faiblesses, sa fantaisie et sa pensée politique, si éloignée des tendances de son temps. François Rivière trace ainsi le portrait d'un être excentrique et enfantin, comparable à un héros de bande dessinée. Ses fantaisies sont incroyables ;

Chesterton n'agit jamais comme on l'attend. Dans les églises, il s'endort tout seul sur les prie-Dieu. Avant son voyage de noces, dans le Norfolk, il juge indispensable de faire halte chez l'armurier pour s'équiper d'un revolver, « **afin de se protéger des pirates qui sévissent sur la côte** » ! Et dans sa petite maison de Beaconsfield, le village rural où il s'installe après avoir quitté Londres, on le voit souvent jouer à l'arc à flèches dans son jardin et partager ses jeux avec les enfants du quartier - il s'attache d'autant plus facilement aux enfants qu'il n'en a pas. « **Son humour habitait littéralement sa vie**, explique Philippe Maxence, auteur de *L'Univers de Chesterton. Il était un enfant dans un corps de géant*. » En même temps, ce doux rêveur est tout sauf un naïf. François Rivière montre en effet la profonde cohérence de sa pensée politique, et la façon dont il s'oppose à ses trois adversaires favoris, Wells, Kipling et Shaw. Au premier, Gilbert reproche son modernisme à tous crins, son utopisme, son incapacité à voir que le salut de l'homme ne viendra pas des savants mais des gens simples, humbles et solidaires. Kipling, lui, se voit accusé de préférer le cosmopolitisme de l'Empire aux beautés de l'Angleterre ancestrale, jugée provinciale et rancie. Quant à G. B. Shaw, il est sa tête de Turc préférée et son adversaire privilégié dans les débats, bien que les deux hommes s'admirent avec sincérité. Tout les oppose : Shaw est un ascète filiforme, Gilbert est un jouisseur obèse ; Shaw est athée et socialiste, Gilbert chrétien et foncièrement attaché à la propriété privée. C'est ainsi qu'il s'intéresse à un vieux courant de pensée issu du député William Cobbett (1763-1835), le « **distributisme** », système économique fondé sur l'artisanat et la petite propriété, en opposition au collectivisme socialiste mais aussi au capitalisme de monopoles à l'américaine. La vérité, c'est que Chesterton est un anachronique, réticent devant la modernité (villes, partis de masse, etc.) et nostalgique des anciens cadres de vie à taille humaine. Il soupire après la petite communauté chrétienne du Moyen Âge, dont il retrouve la trace à Beaconsfield, et il se désole en Amérique de ne pas retrouver la « **nation d'agriculteurs aux goûts simples** » qu'il avait imaginée. Réactionnaire autoproclamé (« **le progressiste est un conservatiste**, dit-il, **car il conserve la direction du progrès. Un réactionnaire est quant à lui toujours un rebelle** »), il a quelque chose d'un Rousseau de droite, et anticipe à sa façon les non-conformistes des années 1930, héritiers du catholicisme social et des encycliques de Léon XIII. Est-ce à dire que Chesterton appartient à une époque révolue ? Pas si sûr. D'abord, ses idées apparemment vieillottes font aujourd'hui écho à celles de bien des contempteurs de la mondialisation, partisans du retour aux réalités rurales et locales, à gauche comme à droite. Ensuite, sur le plan littéraire, Chesterton n'a jamais cessé de passionner les lecteurs aguerris et d'influencer en secret plusieurs générations d'artistes, de Borges, qui consacre un célèbre essai à ses « **labyrinthes policiers** », à Hitchcock, qui lui emprunte le titre de *L'Homme qui en savait trop* ; aujourd'hui encore, il inspire des auteurs de tous horizons comme le philosophe Slavoj Žižek ou le fondateur de L'Atelier du roman, Lakis Proguidis, pour qui il « **fait partie du cercle très restreint des écrivains qui veillent sur ma santé mentale et esthétique** ». Enfin, et c'est peut-être le plus important, comment ne pas être intrigué par le parcours spirituel de Chesterton, né dans la foi anglicane puis converti au catholicisme romain à presque 50 ans (il s'en explique dans *La Chose*, un recueil d'articles de 1929, aujourd'hui traduit en français). Son christianisme est l'un des aspects les plus passionnants de sa vie, fort bien exploré par François Rivière. Au-delà de la phrase célèbre sur « **le monde moderne rempli d'idées chrétiennes devenues folles** », le biographe montre comment les côtés enfantins de la personnalité de Chesterton, toujours perméable au surnaturel et à la magie, s'articulent avec sa foi fervente, en butte aux aspects du monde moderne qui la blessent. La terre, dit Gilbert, est « **pleine d'idées restées en friche et de temps à demi construits qui ne demandent qu'à être achevés par des hommes de bonne volonté** », comme un pari sur un accomplissement nécessaire du monde chrétien. Son humour et sa foi sont indissociables. Un lointain admirateur nommé Franz Kafka, après avoir lu *Orthodoxie* et *Le Nommé Jeudi*, dira dans un sourire : « **Il est tellement joyeux qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il a trouvé Dieu.** »

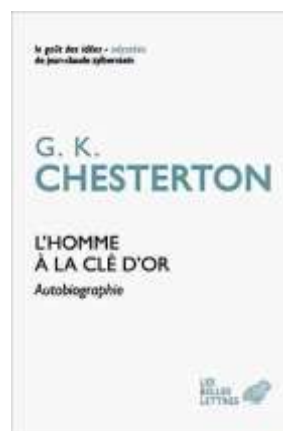
À LIRE AUSSI de G. K. Chesterton :



La Chose : pourquoi je suis catholique

éd. Climats, 2015,
306 p.

traduit de l'anglais
par Pierre Guglielmina



L'Homme à la clef d'or

éd. Les Belles Lettres, 2015,
450 p.

traduit de l'anglais par
Maurice Beerblock